

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.) and Temperature (Centigrade) with values ranging from 25 to 29.

Patrons et Employés.

Nous sommes de ceux qui reconnaissent l'utilité des Unions de travailleurs. Nous vendrions les voir fortes, respectées, entourées de la considération publique.

Pourquoi les travailleurs n'en feraient-ils pas autant de leur côté, ne jouiraient-ils pas des mêmes privilèges ?

Il est de mode aujourd'hui, nous ne savons pourquoi, de ne considérer comme travailleurs ceux qui exercent un métier manuel et manient un outil quelconque, dans un atelier pour le compte d'autrui.

On pourrait citer par milliers d'anciens ouvriers, devenus patrons, qui regrettent amèrement l'heureux temps où, la journée de travail une fois achevée, ils pouvaient rentrer chez eux pour y trouver le repos et la paix.

Le métier de patron peut avoir parfois ses heures de satisfaction, d'amour-propre et d'intérêt, mais au prix de combien de soucis, de combien de tracas, de combien d'insomnies !

Reconnaissons donc justice à tous, patrons et ouvriers. Essayons de les rapprocher au lieu de les éloigner les uns des autres, et d'entretenir entre eux une guerre qui ne peut être que désastreuse.

Voici une nouvelle querelle qui s'engage entre la grande compagnie des chemins de fer de la Nouvelle-Orléans et les employés des cars.

Il s'agit de savoir si les cars urbains des faits regrettables qu'il faut poursuivre, s'ils sont réels, afin d'en prévenir le renouvellement.

Laissons l'enquête se faire en pleine liberté, sans aucun parti pris en faveur de celui-ci ou de celui-là, avec la plus parfaite impartialité, et nous rendrons un signalé service non seulement à la compagnie et à ses employés, d'un côté, mais aussi et surtout à la communauté, de l'autre.

A quelque parti, à quelque classe que l'on appartienne, l'honnêteté sera toujours considérée comme la meilleure des politiques.

Un malheur n'arrive jamais seul ! dit un proverbe qui, bien que vieux, n'en est pas moins vrai.

Les catastrophes, à l'heure qu'il est, succèdent parmi nous aux catastrophes avec une décollante rapidité. Les éléments semblent s'être déchaînés contre l'humanité et ne lui laissent plus aucun instant de sécurité.

Ce ne sont plus quelques individus, quelques habitations isolées qu'anéantit le feu ou l'eau, mais de grands villages, des îles entières, des quartiers de grandes villes qui disparaissent brutalement.

LES CATASTROPHES

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Si encore toutes les calamités dont nous souffrons se bornaient à nous faire aveugles de la nature.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

Après tout, l'humanité n'est pas responsable de toutes ces catastrophes, qu'elle n'a pas provoquées, qu'elle ne fait que subir.

CURIEX EPISODE.

A propos de l'anniversaire du Prince impérial, cet épisode que nous livrons aux amis de l'incroyable et du merveilleux.

C'était le 1er juin 1879, dans les environs de Paris, Mme G. E. ... faisait son anniversaire et comme elle professait un véritable culte pour le prince impérial, elle avait voulu que la fête fût également donnée en l'honneur de celui qui était parti.

Après le dîner, fort gai, re-traité aux flambeaux—et avant d'ouvrir le bal, on fit partir la superbe feu d'artifice qu'avait préparé Ruggieri sur la pelouse du parc, ouvert à tous les gens du pays.

Les grandes pièces de ce feu d'artifice étaient des emblèmes napoléoniens, surmontés de couronnes impériales. Il se passa alors un fait étrange, inexplicable. Toutes les pièces flambrèrent brillamment et bruyamment, au cri de : "Vive le prince impérial !", mais, à la stupéfaction générale, pas une des couronnes s'enflamma. Toutes, sans exception, restèrent intactes, tandis que les autres pièces éclatèrent.

Une gêne interrompit brusquement la fête, qui se termina tristement : on voulut voir à un pronostic de malheur.

Ce n'était pas à tort. Quelques jours plus tard, on apprit à Paris la mort héroïque du prince impérial. Or, à l'aide d'un simple calcul sur la différence des heures, selon les degrés de longitude et entre les deux hémisphères, on put avoir la preuve mathématique qu'"au moment même" où les couronnes impériales du feu d'artifice, tiré en son honneur aux environs de Paris, ne s'enflammaient pas, le fils de Napoléon III tombait en soldat mortellement frappé au Zouland.

Quand on parcourt la liste des pensions payées annuellement par l'Etat anglais, on est pénétré d'un respectueux étonnement. La reconnaissance des Anglais s'étend sur les descendants les plus éloignés de leurs héros.

Ainsi, le quatrième duc de Wellington reçoit chaque année une somme de cent mille francs, parce que le premier duc fut un général victorieux. Le Duc de Fer lui-même avait reçu un don de dix millions le lendemain de Waterloo.

Les contribuables britanniques versent de même une pension de 125,000 à lord Nelson, dont le père était le neveu du célèbre amiral.

Le duc de Marlborough, lui, a renoncé, à sa pension de cent mille francs contre versement d'une somme de 2,675,000 francs. Les descendants du vainqueur de Blenheim n'en ont pas moins touché, jusqu'à l'année dernière, le gros revenu que leur assurait la reconnaissance du peuple anglais.

La plus grosse pension est réservée au duc de Richmond et Châtellerauld : 475,000 francs par an. Cette pension a été accordée en 1799, à l'annonce du duc actuel, parce que celui-ci avait consenti à ne plus prélever un droit d'un shilling par tonne de charbon transporté sur la Tyne.

Elle répondrait de même, avec toute sa loyauté, vers trois heures, le commandant se rendit chez les Martel. L'amélioration continuait, la fièvre était tombée. Marthe avait pris une légère nourriture et, en ce moment, elle reposait, d'un sommeil calme. L'attendrissement qu'il en ressentit, la joie qu'il en éprouva, et qui mit en lui un désir de plus de joie encore, relâchèrent tout à coup sa volonté. Les fibres de son cœur, mal resserrées, se détendirent. Il fut pris d'un besoin de déposer le lourd fardeau de son tourment, de confier ses angoisses. Mme Martel, sans doute, savait des choses qu'il ignorait. Elle le rassurerait, dissiperait le cauchemar où il se débattait.

Il hésitait cependant. Mais le capitaine vit son trouble ? —"Qu'avez-vous ? demanda-t-il : vous semblez bouleversé !"

Et cette question arracha l'aveu. —"J'ai, dit-il, en regardant Mme Martel, que je crains que nous ne nous soyons trompés !"

Il attendait un étonnement, une question, une protestation soudaine. Mais Mme Martel demeurait silencieuse, les yeux baissés, l'air troublée elle-même. Il s'écria, tout pâle, avec une soudaine vivacité : —"C'est vrai ? n'est-ce pas ? Vous savez ?"

Mme Martel leva sur lui ses yeux de bonté remplis de tristesse.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Depuis dimanche, Young et Devoise font merveille au West End ; ce sont deux fort habiles danseurs. Quant au programme musical, il est excellent. MM. A. Veazey, Chèvre et Fischer s'y sont fait applaudir, le 1er, sur le cornet à piston ; le 2e, sur le piccolo ; le 3e, sur le xylophone. Succès sur toute la ligne.

PARC ATHLETIQUE.

Malgré les mauvais temps qui persiste dans sa maussaderie, depuis une semaine, la foule se porte toujours au Parc Athlétique pour y entendre et voir la "Perle de Pékin" très brillamment interprétée par la troupe Olympia, avec le concours de Miss Lottie Kendall et de M. Eagleton. Les chœurs, très bien disciplinés, font un merveilleux effet.

DEPECHE

Télégraphiques

LE JUGEMENT

JETT ET WHITE.

Jackson, Ky, 17 juin.—L'impression générale ici est qu'aucun résultat définitif ne sera obtenu dans le procès actuel de Curtis Jett et de Thomas White pour le meurtre de Marcum, bien que tous les témoignages aient été pris et que le juge Redwine ait livré l'affaire au jury.

Dans ces conditions le régime de la terreur continue. Une partie de la famille de Ewen est allée à Lexington ; d'autres se préparent à partir.

Par suite de l'action du grand jury qui a fait relâcher, hier, ceux qui étaient détenus comme incendiaires, et de la tentative de meurtre exercé hier soir contre ceux qui ont témoigné dans le procès des incendiaires, l'anxiété ne fait que grandir à l'égard du sort qui attend les témoins dans les jugements pour meurtre après que le procès sera terminé.

B. J. Ewen, que l'on prétendait s'être enfui du camp hier soir, n'est point parti ce matin. Il a pris le train de 6 heures à un point de l'autre côté de la rivière qu'il a atteint par le pont pour les piétons sur le Pan Handle. Une garde de soldats l'a accompagné jusqu'au train. Il a envoyé plusieurs de ses enfants chez des parents, hier, et a laissé sa femme et ses plus jeunes enfants ici jusqu'à ce qu'il puisse faire d'autres arrangements.

Quand la cour s'est ouverte ce matin, le juge B. F. French, le chef renommé de la faction French dans la querelle French-Eversole, qui est le premier avocat de Jett et de White, a commencé une plaidoirie pour la défense devant le juge Redwine.

Il a déclaré que le juge de comté Blanton avait menti en disant que le témoin Crawford avait été arrêté.

Le juge Blanton a bondi et

VOYAGE EN AUTOMOBILE.

Boston, 17 juin.—Charles J. Glidden, ex-président de la compagnie de téléphone Erie, accompagné de Mme Glidden, entreprendra un voyage en automobile à Christiania, Norvège, et vers le nord, en deça du cercle arctique. Ils sont partis de Boston et visiteront l'Angleterre, l'Irlande et une partie du continent avant de se rendre au nord.

GRANDE PARADE A BALTIMORE.

Baltimore, Maryland, 17 juin.—La parade du Saengerfest, aujourd'hui à Baltimore, a été un brillant spectacle. Environ six mille hommes étaient en ligne, y compris les membres des sociétés chorales et des organisations locales, des détachements d'infanterie et d'artillerie des forts McHenry et Howard, et des détachements d'infanterie de marine du croiseur Prairie et de la canonnière Topka.

Après avoir parcouru les principales rues de la ville, les chanteurs se sont rendus au Parc de Riverside où l'après-midi et la soirée ont été consacrées à un grand Volkstest.

COLLECTION ANARCHIQUE.

New York, 17 juin.—Les bibliothécaires de l'université Columbia annoncent aujourd'hui l'acquisition de ce qu'on croit être la plus complète collection littéraire anarchique du monde. Elle a été achetée en France et comprend des documents ayant la portée d'un arrêt de mort préalable à l'assassinat du président Carnot.

CONGRÈS DE L'ASSOCIATION DES AGENTS DES TERRES ET D'IMMIGRATION DU SOUTHERN PACIFIC.

Chicago, Illinois, 17 juin.—Des hommes du Texas et de la Louisiane ont parlé aujourd'hui des ressources de leurs états respectifs à la première séance du second congrès annuel de l'Association des Agents des terres et d'immigration du Southern Pacific.

Deux cents délégués étaient présents. En l'absence du maire l'avocat de la ville, Howard S. Taylor, leur a souhaité la bienvenue.

J. C. Crisp, de Beville, Texas, a répondu au nom de l'association.

Cinq discours ont été prononcés sur les avantages offerts aux immigrants dans les Etats représentés, et sur ce qui peut être réalisé en agriculture.

Les orateurs d'aujourd'hui étaient le professeur S. A. Knapp, de Lac Charles, Louisiane ; Henry Russell, de Spring Valley, Minnesota ; T. J. Anderson, de Houston, Texas, et W. I. Black, de Chicago.

LA SITUATION A MORENCI.

Washington, 17 juin.—Les derniers avis reçus du général Baldwin au département de la guerre

LA DISPARITION

DES Agrariens du Reichstag.

Berlin, Allemagne, 18 juin.—Le plus remarquable résultat des élections, en dehors des gains socialistes et des pertes des deux factions radicales, est la disparition des membres de la ligue agraire.

L'ETAT DES PARTIS.

Berlin, Allemagne, 18 juin.—Le plus remarquable résultat des élections, en dehors des gains socialistes et des pertes des deux factions radicales, est la disparition des membres de la ligue agraire.

Les quatre membres de la ligue de l'Assemblée actuelle n'ont été élus. Le docteur Oretel, éditeur de l'"Agrarian Tages Zeitung", est en ballottage à Freiburg, Bade, et tout indique que les socialistes le battent.

Herr Han, président de la ligue, et le docteur Roeske, vice-président, se sont retirés de la lutte.

Les radicaux du groupe Barth n'ont à leur actif que onze ballottes, contre quatorze sièges qu'ils occupent au Reichstag.

Les radicaux du groupe Richter sont en ballottage dans vingt-deux circonscriptions. Ils ont actuellement trente-deux représentants.

Le docteur Barth est en ballottage dans la circonscription de Koelin, avec des chances de battre le candidat conservateur avec l'appui des socialistes.

Herr Richter est également en ballottage dans la circonscription de Hagen, où le candidat socialiste arrive en tête avec 3,555 voix. Mais Richter triomphera, grâce aux voix des nationaux libéraux et du parti du centre.

Les nationaux libéraux ont cinq élus. Ils en avaient sept en 1897.

Il y a en ballottage dans cinquante-six circonscriptions. Il y a actuellement quarante-huit sièges dans l'Assemblée.

La parti du centre tient apparemment bon. Il a soixante-neuf élus, autant qu'il en avait en 1897, mais les résultats de quarante-quatre circonscriptions encore inconnues augmentent ce nombre considérablement.

Le prince Herbert Von Bismark n'a pas été élu. Il est en ballottage contre un socialiste.

L'expédition Amundsen.

Christiania, 17 juin.—La baléinière Gjøra, portant les membres de l'expédition Amundsen au pôle nord, a pris la mer à minuit.

Il est annoncé que l'expédition Amundsen ira d'abord à la King William Land, sur la côte est du Groenland, et de là se rendra au détroit de Behring.

Si le capitaine Amundsen peut suivre la route projetée, elle le conduira pour ainsi dire au travers du pôle.

Le capitaine Amundsen, qui est un Norvégien, fut le premier officier de la Belgique dans l'expédition antarctique de Gerlach en 1897-99.

Départ du général Kooropatkia.

Yokohama, Japon, 18 juin.—Le général Kooropatkia, ministre de la guerre de Russie, a quitté Tokio hier.

Un journal sensationnel publie un rapport d'après lequel le général Kooropatkia et le baron Komura, ministre des affaires étrangères du Japon, auraient conclu une convention relative à la Mandchourie et la Corée.

Ce rapport est discrédité à Yokohama.

LES NEGOCIATIONS SINO-AMÉRICAINES.

Shanghai, Chine, 17 juin.—Les autorités chinoises ont abandonné l'idée de transférer la discussion du traité de commerce de Shanghai à Pékin, en conséquence des protestations des commissaires américains et japonais.

Feuilleton

LES SIRENES

Par Jean Reibrach.

petite face de lumière et de ses mots ingénus. La conscience de l'homme se trouble. Etait-ce là le rôle qu'il devait prendre ?

Etait-ce là ce qu'aurait attendu de son ami les Verneuil ? Etait-ce là ce qu'aurait attendu aussi l'enfant dont il baisa les boucles blondes, qui grimpa sur ses genoux, la jeune fille même qu'il y a quelques mois il retrouvait avec toute l'émotion des souvenirs pieux et des tendresses si paternelles ?

Le commandant Darley demeura égaré de cette pensée qu'il se serait si facilement malheureux, soit que Marthe fût perdue pour lui, soit qu'il l'épousât, depuis que ce doute avait empoisonné son esprit.

Dans l'après-midi, cependant, ces pensées, une fois encore, prirent l'apparence d'imaginaires vaines. La maladie de Marthe sans doute le jetait dans une crise absurde, qui allait s'achever. Quand on aimait à son âge, on se tourmentait ainsi. Ne devait-il pas attendre de savoir, avant de se forger d'aussi abominables chimères. Et comment, en effet, Mme Martel aurait-elle pu se tromper si grossièrement ?

Entre femmes, on se connaît, on devinait au besoin ! Oui, il fallait attendre ! Il ne pouvait s'adresser ni à M. Lanteray, ni à Mme Varin. Mais il démentirait à Marthe quand elle serait guérie. Il l'interrogerait, doucement, sincère-

ment. Elle répondrait de même, avec toute sa loyauté. Vers trois heures, le commandant se rendit chez les Martel. L'amélioration continuait, la fièvre était tombée. Marthe avait pris une légère nourriture et, en ce moment, elle reposait, d'un sommeil calme. L'attendrissement qu'il en ressentit, la joie qu'il en éprouva, et qui mit en lui un désir de plus de joie encore, relâchèrent tout à coup sa volonté. Les fibres de son cœur, mal resserrées, se détendirent. Il fut pris d'un besoin de déposer le lourd fardeau de son tourment, de confier ses angoisses. Mme Martel, sans doute, savait des choses qu'il ignorait. Elle le rassurerait, dissiperait le cauchemar où il se débattait.

Il hésitait cependant. Mais le capitaine vit son trouble ? —"Qu'avez-vous ? demanda-t-il : vous semblez bouleversé !"

Et cette question arracha l'aveu. —"J'ai, dit-il, en regardant Mme Martel, que je crains que nous ne nous soyons trompés !"

Il attendait un étonnement, une question, une protestation soudaine. Mais Mme Martel demeurait silencieuse, les yeux baissés, l'air troublée elle-même. Il s'écria, tout pâle, avec une soudaine vivacité : —"C'est vrai ? n'est-ce pas ? Vous savez ?"

Mme Martel leva sur lui ses yeux de bonté remplis de tristesse.

doute, n'avait pas livré tout ce qu'elle savait. Elle s'était peu défendue, pourtant, les faits étant devenus depuis de notoriété publique et elle-même regardant le projet de mariage entre Marthe et Albert Lanteray comme désormais sans importance, abandonné, oublié.

Ayant achevé, Mme Martel résuma la situation, dans sa netteté. Albert et Marthe s'étaient aimés et sans doute, s'aimaient encore. Mais ils ne pouvaient s'épouser. D'un autre côté, si Marthe n'épousait pas le commandant, que devenait elle, sans fortune, sans position ?

Le commandant se taisait. Elle reprit : —"Ah ! s'il ne s'agissait que de renoncer ! La vie, hélas ! est faite de renoncements ! Mais votre renoncement même ne saurait lui donner Albert."

Le silence retomba. —"Mon avis, déclara le capitaine tout à coup, c'est que personne n'y peut rien ! Jamais Mme Lanteray ne cédera. Vous avez vu pour sa fille ! Albert le sait. Marthe le sait. Et voilà pour quoi elle a accepté de vous épouser. Moi, je la garderai !"

Et comme le commandant continuait de se taire, il reprit, encouragé : —"Mais on ne voit que cela tous les jours ! On doit épouser l'un ou l'autre ! On est heureux tout de même ! Vous imaginez-vous, par exemple, que Mme

Marte ait attendu jusqu'à moi pour penser au mariage ? Tant pis pour les autres ! Il n'y a que le dernier qui compte ! En tout cas, attendons, au moins, qu'elle soit guérie ; elle nous dira ce qu'elle veut, que diable !"

Le commandant s'arracha de sa prostration. Sans répondre, il quitta brusquement ses deux amis.

Son front brûlait. Les tempes battaient d'une fièvre. Ah ! comme il s'était leurré ! Comme, sous l'illusion de vouloir le bonheur de Marthe, c'était le sien qu'il avait voulu ! Renoncer ? Non, il ne pouvait pas ! Il avait, à présent, accompli sa pensée, son cœur. La vie close s'était rouverte devant lui ! Renoncer ? Allons donc ! Toutes les joies qu'il avait rêvées, tout le bonheur qu'il avait désiré sans l'atteindre, s'offraient à lui, une dernière fois, alors qu'il était temps encore, et il les rejetterait. Ce serait tout !

Il sentait à cette heure qu'il eût été capable de tout entreprendre, de tout risquer, de tout sacrifier, pour conquérir Marthe. Et, parce qu'un rival se présentait, il se retirerait ! C'était son dernier amour, mieux, l'unique amour de sa vie. Et il le briserait lui-même ! Il aimait Marthe, il l'aimait de tous les désirs anciens, de toutes les récentes aspirations de son cœur jeune. Il l'aimait de tout le passé lointain, de toutes leurs communes

souffrances d'hier, de toutes les angoisses de la maladie. Et ces choses mêmes, plus encore que le consentement de la jeune fille, l'avaient faite sienne, avaient lié leurs vies, leurs cœurs, d'un lien indissoluble. Elle était à lui. Il la gardait !

Pendant trois jours, le commandant ne reparut pas chez les Martel. Il se livrait lui-même, errant par la campagne, parcourant son exploitation, sans pouvoir trouver l'apaisement. La fièvre de ses nuits le palissait, ses rides s'accroissaient davantage aux angles de ses yeux. Et des pensées affreuses le poursuivaient. La destinée, ironique, n'avait réveillé son cœur que pour la torture. Renoncer à Marthe, c'était renoncer à la vie. Et l'épouser, cependant, n'était-ce pas se vouer et la vouer peut-être elle-même au pire malheur ?

Marthe, résignée, sacrifiée, subissait ses baisers avec horreur, le baisait de tout l'amour qu'elle avait pour l'autre. Et leur mariage était un bagne, un enfer, rempli de douleur, de honte, de remords, d'où il ne voyait qu'une issue, le suicide.

Le suicide ! Eh bien ! soit ! Il aimerait Marthe. Il prendrait sa part de bonheur et s'il était vrai qu'elle ne pût l'aimer, si vraiment il lui était odieux, alors, oui, il partirait ! Et un projet niaisait qui apaisait sa conscience, empêchait la révolte de tout ce qu'il y avait en lui de digne.